

La difficile reconstruction du Mali

La tragédie malienne : le titre apparaît douloureusement prémonitoire au lendemain de l'assassinat de deux journalistes de RFI à Kidal début novembre. Même si en préface à cet ouvrage collectif, le politologue Marc-Antoine Pérouse de Montclos invite à ne pas dramatiser la menace terroriste régionale et à « déconstruire l'arc de crise » de la Mauritanie à la Somalie en passant par le Mali et le Nigeria (où sévit Boko Haram). Il privilégie l'analyse des causes internes. Les rébellions à répétition des Touareg – cinq révoltes entre 1916 et 2012 – ont ainsi contribué à la déstabilisation du Mali, avant que le Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA) proclame l'indé-

pendance de sa partie septentrionale (en janvier 2012) et serve, selon l'anthropologue André Bourgeot, de « cheval de Troie » à la nébuleuse jihadiste. Dans le même temps, le sud du pays est le théâtre d'une islamisation rampante. « À Bamako, on passe de 200 mosquées en 1988 à plus d'un millier aujourd'hui », souligne Gilles Holder, anthropologue également. Tandis que les wahhabites gagnent du terrain au détriment des musulmans soufis, plus tolérants.

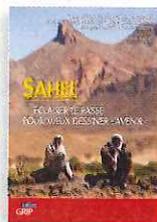
Dans le livre du Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (Grip), les contributions maintiennent l'équilibre des responsabilités entre d'un côté la désagrégation du régime d'Amadou Toumani Touré (ATT), au pouvoir entre le 8 juin 2002 et le 22 mars 2012 et de l'autre, la crise libyenne, qui précipite la confrontation au Sahel. Comme le dit un proverbe africain, « le poison pourrit par la tête » : par exemple, en juin 2011, le ministre malien de la santé est inculpé du détournement de quelque quatre millions de dollars, alloués à la lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme. Fin 2009, l'affaire d'« Air cocaïne » – un Boeing 727 bourré de drogue atterrissant au nord de Gao – avait déjà mis en lumière l'implication dans le trafic de neuf généraux et de dizaines de hauts fonctionnaires. « Au mieux, ATT a laissé



La tragédie malienne, par Patrick Gonin, Nathalie Kotlok et Marc-Antoine Pérouse de Montclos, Vendémiaire (352 p., 22 euros)



La France en guerre au Mali. Enjeux et zones d'ombre, par Juliette Poirson et Fabrice Tarrat (dir.), Survie-Tribord (249 p., 7 euros)



Sahel. Éclairer le passé pour mieux dessiner l'avenir, Laurence Aïda Ammour, (et al.), Grip (134 p., 13,90 euros)

Pourquoi la Jordanie ne s'est pas embrasée

Contrairement à la Tunisie et à l'Égypte, la Jordanie n'a pas connu de révolution qui ait renversé le régime du roi Abdallah. Un régime qui depuis 1992 autorise l'expression des partis présents au Parlement, mais qui verrouille le jeu politique. C'est aux contraintes du militantisme dans ce cadre semi-autoritaire et aux stratégies qu'il suscite que s'intéresse Pénélope Larzillière, chargée de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), dans ce livre minutieux. Pour le faire, outre l'analyse générale du contexte jordanien et ses spécificités (le poids de la question palestinienne notamment), la sociologue suit les trajectoires personnelles d'activistes engagés dans les principaux courants présents dans le pays (nationaliste arabe, communiste, islamiste...) depuis les années 1960. L'auteure s'intéresse d'abord à l'initiation politique de ces militants et montre le rôle central des lieux et des passeurs dans le choix de tel ou tel courant

idéologique par un individu. C'est souvent un professeur de lycée, un animateur de club de jeunes, un camarade d'université... qui entraîne le futur activiste vers une tendance idéologique plutôt qu'une autre. La rencontre prime sur la réflexion abstraite. Pour autant, la plupart des militants se tiendront à ce premier choix toute leur vie. Une vie faite pour beaucoup d'entre eux de longues périodes de clandestinité, et donc aussi de complicités partagées, jusqu'à l'autorisation des partis au début des années 1990. Pour le parti communiste, cette légalisation, qui coïncide avec la fin de l'Union soviétique, va paradoxalement se révéler fatale, tant ses militants réalisent alors la faible audience de leur formation dans la société jordanienne. Certains se reconvertissent dans la défense des droits de l'homme, détachant ainsi leur combat quotidien, sinon leur pensée, de l'idéologie qui les a nourris depuis leur premier engagement. L'auteure montre



La Jordanie contestataire, par Pénélope Larzillière, Actes Sud, (242 p., 24,80 euros)

faire. Au pire, il y a pris part », commentait alors l'historien Pierre Boilley. Même laxisme, dans la lutte contre les infiltrations d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (Aqmi) dans le nord du pays.

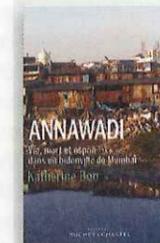
Reste à savoir comment gagner la paix ? L'imagination politique et la capacité d'innovation sociale des populations ne seront pas de trop, car comme

SI LE MALI EST DANS UN TEL ÉTAT DE DÉCOMPOSITION, C'EST AUSSI PARCE QUE SES DIRIGEANTS ONT ÉTÉ, AU MIEUX INCOMPÉTENTS, AU PIRE CORROMPUS

Alors que l'opération militaire Serval a permis d'enrayer – provisoirement ? – la prolifération terroriste et de remettre sur les rails la démocratie malienne (avec l'organisation de l'élection présidentielle de juillet 2013), le dernier opuscle, un pamphlet de l'association Survie, est une salve sans nuance contre cette intervention de Paris, dernier avatar de la Françafrique, version François Hollande. Quelques pages plus subtiles sont consacrées à « la guerre sans images » (sauf celles fournies par l'armée française) ou à la manière dont le président tchadien Idriss Déby est parvenu à « redorer son blason » sur la scène africaine en mobilisant 2000 de ses soldats, aguerris aux combats dans le désert, contre les jihadistes. ♦ Yves Hardy

a contrario comment les Frères musulmans dont l'existence a toujours été autorisée par le régime ont progressivement réussi, en s'appuyant sur le fait que le vocabulaire et les valeurs religieuses imprègnent la société jordanienne, à transformer leur interprétation partisane de l'islam en référent central, presque unique, de l'univers politique jordanien. Référent à partir duquel les autres sont désormais contraints de se définir. L'un des chapitres les plus instructifs de l'ouvrage de Pénélope Larzillière porte sur le rôle, trop peu médiatisé hors du Moyen-Orient, de certains syndicats professionnels (avocats, médecins...) Ils sont en effet dans les régimes autoritaires arabes l'un des rares espaces d'expression politique critique dans la mesure où l'État lui-même a besoin pour son propre fonctionnement des experts qu'ils regroupent, les ingénieurs notamment. L'expression critique est ainsi réservée à des élites que le régime coopte régulièrement pour tenter d'éteindre, en satisfaisant les ambitions personnelles, les contestations collectives trop menaçantes. ♦ Yann Mens

Vie fragile en bidonville



Annawadi. Vie, mort et espoir dans un bidonville de Mumbai par Katherine Boo, Buchet-Chastel (320 pages, 23 euros)

Journaliste au Washington Post puis au New Yorker, lauréate du prix Pulitzer en 2000, Katherine Boo s'installe alors en Inde, pays dont elle découvre progressivement les cultures. Ses enquêtes à Mumbai (Bombay), capitale économique, la conduisent à la fois dans les lieux du pouvoir et dans leurs confins, les bidonvilles, où sévit une économie informelle qui permet à une population marginalisée de survivre. Elle opte pour la fiction afin de mieux nous familiariser avec les bidonvillois, leurs espérances et leur misère, qui incarnent ce que trop souvent la presse résume par un chiffre. Ce sont donc des habitants (Asha, Sunil, Manju...) qui nous introduisent dans la vie de ce bidonville Annawadi (« terre des frères aînés » en tamoul) bricolé tant bien que mal en 1991, à deux pas de l'aéroport international, sur des terrains marécageux, par les ouvriers venus du Tamil Nadu pour réparer une piste d'atterrissage et qui s'y sont installés rêvant d'une vie meilleure... C'est un petit bidonville qui abrite trois mille personnes dont seulement six ont un emploi régulier, comparé à Dharavi peuplé d'un million d'habitants au cœur de Mumbai (remarquablement étudié par l'anthropologue Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky), pourtant ce qu'elle décrit est semblable. Un *slumlord* corrompu « contrôle » la population, des partisans du parti ultranationaliste, le Shiv Shena, s'activent à l'approche des élections, installent des latrines, distribuent des roupies, organisent des fêtes avec un buffet, etc. Venus de la campagne pour

s'enrichir dans la grande ville, les habitants s'entassent dans de minuscules et inconfortables cahutes, récupèrent sur les chantiers de l'aéroport tout ce qui est métallique (robinets, clous et vis, plaques, etc.), se nourrissent des restes jetés dans les poubelles, traficotent en permanence, se font tabasser par les vigiles, rançonner par les policiers. Ce quotidien précaire se répète chaque matin. Certains sniffent l'alcool contenu dans du cirage qu'ils font chauffer, cette drogue les rend fous... D'autres boivent, et ivres deviennent violents. Tous sont pris dans des engrenages qui les fracassent. On ne vit pas vieux à Annawadi. Quelques familles sont sans parents, le père a disparu, la

L'AUTEURE VEUT NOUS FAMILIARISER AVEC CES BIDONVILLOIS QUI INCARNENT CE QUE TROP SOUVENT LA PRESSE RÉSUME PAR UN CHIFFRE

mère est morte, l'aîné, à peine adolescent s'occupent des plus jeunes, qui contribuent à l'économie du foyer en fouillant les poubelles. Des femmes se prostituent. Quelques animaux de ferme traînent leurs

frères carcasses dans les ruelles. La solidarité se fait rare. Un jour Sunil trouve deux longues moules en aluminium (appelé « argent allemand »), autant dire un trésor ! Un autre jour, dans l'armoire qui protège un extincteur il prélève la patte de soutien, tout morceau de fer a un prix. Mais sa récompense est immatérielle, c'est la vue sur Mumbai depuis le toit du parking de l'aéroport. Son ailleurs est ici. Et ici, c'est « danger de mort ». En 2009, les autorités labourent le bidonville, l'aéroport grandit et se pare de nouveaux hôtels de luxe. Au banquet des riches, les pauvres sont immanquablement exclus. ♦ Thierry Paquot